

sion qui caractérisent ceux de leurs goûts non réglés par la raison ; c'est justement parce que cette pente est glissante, parce qu'on est facilement entraîné par la passion du jeu à des manifestations violentes, que le bon goût, toujours d'accord avec la morale, condamne sévèrement les femmes qui se livrent aux jeux de hasard. Ces lois sont souvent méconnues à notre époque, et l'on voit des femmes suivre pendant une nuit entière les péripéties de la veine heureuse ou malheureuse. En les condamnant, il ne faut pas oublier de les plaindre ; si elles avaient de l'esprit ou du cœur, elles trouveraient à faire un autre emploi de leur temps et de leurs facultés. Oisives, frivoles, ignorantes, elles demandent à ces émotions violentes de leur venir en aide pour combattre l'ennui, cet éternel ennemi qu'elles se sont donné.

EMMELINE

## CAUSERIE.

Quand la dernière maison de la rue Saint-Jean tombera sous le pic des démolisseurs à gages, il y aura peut-être plus d'un an que les *pères conscripti* de la ville auront décrété cette œuvre de démantèlement.

On est pas pressé à Québec, pas plus pour démolir que pour construire ! Que voulez-vous qu'on y fasse ? Des gens ont demandé des sursis, et nos édiles qui n'ont pourtant pas l'âme sensible d'ordinaire, se sont laissés attendrir. Une fois n'est pas coutume.

De sorte que nous recommencerons le printemps, au milieu des décombres, des débris de planchers et de poutres et des tourbillons de poussière de mortier de la rue Saint-Jean.

Et dire que les habitants de l'autre côté de la rue n'ont encore articulé aucune plainte, ni signifié le plus petit protêt aux autorités.

Il n'y a donc pas de normands de ce côté là.

Si, oui, il y en a un ; et encore est-il Breton ?

On a bien mal parlé jusqu'à aujourd'hui de la transformation du côté droit de la rue Saint-Jean. Le fait est que les premières maisons qui ont surgi de leurs débris, n'étaient pas des modèles d'architecture, tant s'en faut. Les gens qui ont quelques velléités de bon goût se désolaient à la vue des anciennes chétives maisons, amputées de moitié de par un édit municipal, qu'on rebousillait au moyen d'une devanture d'une élégance fort douteuse ; et ils avaient raison.

Aujourd'hui cependant, on peut se figurer ce que sera l'aspect général de ce côté de la rue ; ça ne sera pas aussi navrant que cela promettait d'être, et les maisons du Dr Casgrain, de la Banque d'Épargnes, et de M. Duquet, contribueront un peu à faire oublier les autres.

Mais il ne faut pas faire l'analyse des maisons reconstruites car l'illusion tombe vite. De l'Atlantique au Pacifique, dans une ville, on n'a pas encore été témoin de pareil replâtrage. Parmi ces parallélogrammes efflanqués et à la contenance famélique, qui bordent la rue, il en est qui offrent si peu d'espace entre le mur de la façade et le mur parallèle en arrière, que le visiteur qui s'y introduit touche du ventre à celui-ci, et du dos à celui là ; il a du crépît en avant, du crépît en arrière, et à côté de lui, la domestique qui s'est prudemment effacée, afin de garder ses coudées franches.

Les pauvres vieilles bâtisses si mutilées aujourd'hui, doivent pourtant, quelques-unes du moins, avoir leurs légendes, leur histoire. Pourquoi donc n'est-elle pas écrite, ou seulement couchée sur quelques feuillets jaunis d'un registre de famille ? Je voudrais être assez vieux pour pouvoir la reconstituer de mémoire sur une période, d'un demi-siècle. Que de gens pourraient m'aider à cette besogne, qui ont tous payé à la nature le tribut inévitable ! Stanley y tenait une librairie fort achalandée, qui a existé jusqu'au printemps dernier. Les élèves du séminaire de Québec allaient s'y approvisionner de papeterie ; ou bien traversaient la rue pour aller se procurer chez les Crémazie ou les Hamel ce que la librairie Stanley n'avait pas. La maison où les Hamel et les Crémazie tenaient boutique de librairie n'a pas bougé d'un cran ni même perdu sa couleur ; elle est présentement occupée par M. A. Tourangeau, N. P., direc-

teur des postes. Plus loin, nous nous arrêtons en extase devant l'étalage éblouissant de sucreries et pains d'épice du malheureux Provan, mort fin il y a trois ans à peine. Parfois à l'autonne des grappes aux flancs rebondis d'un raisin bleu, frais et juteux, étaient suspendues, et s'épanouissaient luxuriantes dans les vitrines de Provan. Nous étions là, un tas de gamins, hypnotisés à cette vue, bavant de toutes nos glandes salivaires et... pas le sou dans le gousset. C'est que le fruit de la vigne en grappes était rare à Québec il y a trente ans, et qu'on le vendait vingt-cinq sous la livre pour le moins, environ un sou le grain ; ça n'était pas pour des prunes.

La rue Saint-Jean était alors la rue fashionable, le boulevard de la promenade, la rue des magasins à la mode ; elle a perdu ce dernier trait et elle est restée plus ou moins la rue de promenade, sans pouvoir encore justifier la popularité dont elle jouit sous ce rapport. Les grandes boutiques de commerce étaient celles des Merill, des Benjamin, des Laurio et plus loin celle des Massue et Boisseau. Mercier et Olivier Côté tiraient pendant longtemps la tête du commerce de fourrures au coin de la rue du Palais ; Pêchevin Hall exploitait pendant bien des années le commerce d'épicerie au coin de la rue Collins ; Johnson se fit des rentes avec ses appétissantes brioches au coin de la rue d'Auteuil ; le poste n'a changé ni d'aspect ni d'allures, malgré que Johnson ne soit plus là, mais les brioches de son successeur n'ont pas le même goût. Il eut pendant des années comme voisin et vis-à-vis Me Leod, pharmacien, qui lui-même eut pour voisins immédiats Homo et Blais, marchands de nouveautés ; son voisin de droite était le corps de garde des soldats anglais, carabiniers et fantasmes de ligne et *Highlanders* qui, entre deux quarts, faisaient de l'œil aux jolies Québécoises.

Le regretté Johnson est mort il y a deux ou trois ans ; on se rappelle encore ce beau vieillard de haute taille, à la figure grave et encadrée d'une barbe blanche, et à la démarche altière. Il a passé ici sans faire beaucoup de bruit dans notre monde, mais en emportant avec lui le respect de ces concitoyens.

Dans cette liste faite *currente calamo* il ne faudrait pas oublier Corneil, marchand de couleurs, vitres, mastic, au coin de la rue Saint-Stanislas ; Dugal, fourreur ou marchand de pelleteries dans la maison occupée depuis le printemps par Philips, ouvrier plombier ; Roger, ancien marchand de thé, mort presque centenaire ; Woodbury, ferblantier ; l'hôtel *Prince of Wales*, en face de l'ancien magasin de Casey et cie et dont on retrouverait aujourd'hui difficilement l'ancienne clientèle ou un survivant d'icelle ; Larouche, négociant de nouveautés ; vis-à-vis la côte du Palais ; Koberge, aussi marchand de nouveautés, auquel succédèrent Cirice Têtu et Laurent Têtu, son frère, cet aimable et joyeux viveur, célibataire convaincu et mort de même ; puis au même poste pendant près de trente ans, ce bon et regretté Dr. Pourtier, dentiste, que nous allions reconduire à sa dernière demeure, il y a à peu près deux mois ; plus loin, là où se trouve le magasin de M. Némèse Garneau, au coin de la rue Collins, le magasin de nouveautés de sieur Germain Lenoir dit Deblois, père de l'Hon. M. Deblois, sénateur, et aïeul du Dr Deblois. En cet endroit, Falardeau fit un jour une exposition de ses toiles. C'était sa première visite au Canada après son escapade de la maison paternelle à Cap-Saint. Je me rappelle du fait comme d'hier. Élève de sixième au séminaire de Québec, si j'avais toutes les audaces au jeu de barres, je devenais bien timide devant le grand monde. Aussi, m'introduisis-je bien timidement dans le sanctuaire improvisé de l'artiste, avec un mien camarade. Falardeau nous fit l'accueil le plus aimable et prit la peine de nous accompagner et de nous expliquer les sujets des différentes productions de son pinceau. C'est là un incident fort ordinaire, mais qui se grave profondément dans l'esprit d'enfants, comme nous étions alors. Infortuné Falardeau, dont nous déplorons encore la mort récente, arrivée il y a à peine quatre ou cinq mois, d'une façon si tragique. Lors de son voyage au Canada, il y a quatre ans, il nous dit qu'il avait abandonné depuis plusieurs années sa palette et ses pinceaux pour se livrer à la culture des oranges et des citronniers qui lui donnaient un revenu plus rondlet que ses toiles, hélas ! quelle destinée que celle de l'artiste ! Le pain quotidien le force trop souvent, tôt ou tard, à replier les ailes de son talent ou de son génie. Qu'elle place mequine lui fait-on à la grande huche terrestre !

De la place où Falardeau exposait ses tableaux, on pouvait voir au coin chez Peverley, le lampiste aujourd'hui, la bouti-